

Le lecteur impuni : 7. « ... aux Égyptes »

Robert Lévesque

Volume 52, Number 2 (290), February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63829ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2011). Le lecteur impuni : 7. « ... aux Égyptes ». *Liberté*, 52(2), 134–138.

7. « ... AUX ÉGYPTES »

Personne ne pourra jamais nous le dire, personne ne le confirmera avec suffisamment d'autorité scientifique pour que l'on en vienne un jour à croire que, peut-être, sur cette photo de groupe prise en août 1880 à Aden, au Yémen¹, l'un des sept personnages qui prennent le frais (ou la mesure du temps qui passe) sur la véranda du Grand Hôtel de l'Univers serait Arthur Rimbaud. Il faudrait donc substituer à son image idéalisée, ce poète de dix-sept ans que le photographe Carjat immortalisa en enfant crâneur, celle de ce citoyen français qui serait Jean Nicolas Arthur Rimbaud, un adulte, cet homme moustachu (sa sœur Isabelle, qui fera son portrait en 1891, lui dessinera une moustache pareillement taillée...), ce commerçant socialisé qu'on dirait cependant inquiet, légèrement égaré ou las, qui aurait donc vingt-six ans s'il est bel et bien le « Rimbe » des fugues ferroviaires et des cabarets verts de la Belgique. Ce serait donc lui que l'on voit regardant l'objectif, ce supposé commerçant d'ivoire et d'armes (« parti aux Égyptes », comme le disait Verlaine ; « opéré vivant de la poésie », écrivit Mallarmé) qui s'attarderait là avec d'autres, des collègues et peut-être des touristes, qui se sont tous arrêtés de parler le temps que le photographe fasse son ouvrage, que sorte le petit oiseau. Il n'y a qu'une seule femme sur le cliché trop clair, à cause

1. Pour voir la photo : <http://www.actualitte.com/actualite/18407-photographie-Rimbaud-hotel-grand-univers.htm>

d'un « bougé de plaque » (la technique était nouvelle : l'instantané au gélatinobromure d'argent), et elle est, cette femme, assez ventrue, porteuse d'une alliance, coiffée d'un bibi sans plumes, assise de profil à la gauche de ce probable et improbable Rimbaud, l'autrefois poète (mais qui le sait, sur cette varangue, peut-être personne ?), et puis il y a deux barbus aux jambes croisées et trois autres moustachus, dont (de cela on est sûr) le propriétaire de l'hôtel, le seul à porter des babouches et un costard à carreaux (on l'appelait « Pyjama », paraît-il), mais qui ne semble pas avoir cru bon de faire servir des cafés ou des liqueurs à ses clients, ou ses habitués. Ce propriétaire à l'air désabusé, c'est monsieur Jules Suel (mort sans succession en 1898, à Ussy-sur-Marne), dans les boîtes duquel, plus d'un siècle plus tard, cette photo chlinguant l'ennui colonial a été trouvée par deux libraires français, messieurs Desse et Caussé, dans une petite brocante de Paris, dans le XVIII^e arrondissement ; c'était un lot venant des archives du ministère des Affaires étrangères, du débarras de vieilleries sans importance... Et depuis la voilà, cette photo au format minuscule de carte postale, 9,6 x 13,6 cm, elle est devenue en 2010 un grand point d'interrogation divisant, ou laissant pantois, rimbaulâtres, rimbauphiles, rimbaldologues, rimbauphages et rimbaulesques..., ithyphalliques et pioupiesques, tous écartelés ou stupéfaits entre deux sommités rimbaulissimes, Jean-Jacques Lefrère qui dit oui et Claude Jeancolas qui dit non...

Et si c'était vraiment lui ? Saurait-il, cet homme, qu'en fixant l'objectif... (il est le seul du groupe à le faire avec une apparente intensité), penserait-il que, s'offrant ainsi à devenir figé et vieux (qu'un des sept commerçants, les bourgeois d'Aden !) à la vue de ceux qui plus tard regarderaient ce cliché, il tuait d'un coup les images pour lui affreuses de l'enfant élu, de l'écolier intense et de l'adolescent fugueur qu'il avait été, et pire, le poète célèbre qu'il avait un temps voulu être..., écrivant à monsieur Théodore de Banville, rêvant d'être publié chez l'éditeur Lemerre, passage Choiseul ; croyait-il qu'il s'assassinait enfin (on ne bouge plus !), se la jouait-il comme un comédien de métier qui, entrant en scène, doit s'assassiner pour laisser la place à l'autre ? Écoutait-il ce qui, au bas de la véranda, allait claquer comme le premier déclic, le déclenchement de la minuterie de sa mort ? Ou alors était-il devenu *absolument antique*, à vingt-six ans, ou vingt-sept ans, assis, socialisé, ne pensant plus à rien d'idéal sinon encore à cet éventuel voyage reporté à Zanzibar, revoyant les

broyeuses de café du Harar les cheveux roulés en boules dans des résilles collées derrière leurs grandes oreilles, peut-être repensant à sa vie militaire en bataillon à Batavia, ou comptant mentalement ce qui lui resterait d'argent pour l'investir dans une autre affaire ? Espérant de la prochaine poste l'arrivée de ses traités de maçonnerie, de verrier, de tanneur, d'agent voyer...

Je le regarde sur cette photo de 1880, si c'est lui, et c'est un spleen d'Aden qui s'en dégage ; accoudé à une petite table, légèrement penché, il fixe l'objectif du photographe, il ne sourit pas et il a dû se tourner la tête un peu vers la gauche pour (faisant abstraction de la femme assise près de lui) être bien en mire avec l'appareil qu'on imagine fixé sur ses trois pattes de bois déployées au bas des marches. Attentif à l'événement, il devine la baie, le port, décor désolant (« le lieu le plus ennuyeux du monde », écrira-t-il le 22 septembre à sa mère Vitalie et sa sœur Isabelle), et c'est un homme fatigué, ça se voit dans l'enfoncement des yeux et l'entrebâillement lâche des lèvres, épaisses les lèvres, bien coupés les cheveux en pointe sur le front, légèrement échancrées les narines, insondable le regard... Il est assis un peu en retrait des autres, on le sent sans égard pour la dame qui est — alliance oblige — sans aucun doute une épouse..., la femme de l'hôtel... Et cette impression que j'ai qu'il semble sur le point de se lever... Que ce n'est pas Rimbaud, allez, ou plutôt que c'est lui qui n'est plus Rimbaud... car, lui, il est devenu un autre. Il est un autre.

Ce « coin de balcon » d'Aden me ramène au *Coin de table* d'Henri Fantin-Latour, peint en 1872. Cette année-là, un an avant le drame de Bruxelles, Rimbaud avait dix-huit ans, sa chevelure si libre et son regard de rêveur éveillé, et Verlaine a vingt-sept ans et son allure de faune fatigué, ennuyé, viné. Tous les deux (il y a eux, et les autres, tout le dit) sont peints à la gauche du tableau qui réunit huit littérateurs, ces poètes démonstratifs et alcooliques qui dînent parfois dans un estaminet de la rue Cassette et que l'on a qualifiés de « Vilains Bonhommes ». Rimbaud, le coude gauche sur la table, le menton dans la paume de sa main, est tourné vers Verlaine, mais il ne le regarde pas, son amour. Aux six autres, Rimbaud tourne carrément le dos. Il y a de la fronde et du dédain dans son attitude et son regard et sur ses lèvres charnues, mais l'on sait que la cause de cette attitude résulte pour une part du fait qu'il n'aimait guère ce Fantin-Latour qui avait pris position contre les peintres soutenant la Commune de Paris. Cependant, il accepta de poser pour ce peintre

de bouquets... apprécié des bourgeois. On sent qu'il a hâte de fuir. Sa jeunesse incandescente et ingrate illumine tout le tableau noir et ocre, dans lequel Verlaine est le plus désespéré.

Huit ans plus tard, « dans ses Égyptes », loin du brutal Verlaine et des « Vilains Bonshommes » de la rue Cassette, celui qui, donc, sur cette photo prise devant le Grand Hôtel de l'Univers, serait Arthur Rimbaud, le négociant, le traficoteur, frais rasé, assis, *oisif et brutal* (« J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal », avait-il écrit en 1873 dans « Mauvais sang »), ne se ressemblant plus, pour nous, et qui pourtant nous regarde, et que pourtant l'on regarde, comme si c'était lui, il est étrange de constater qu'il ressemble assez au Verlaine peint par Henri Fantin-Latour, le Verlaine las et ailleurs, triste et moustachu, homme et désenchanté. Lui ? Est-ce lui ? Arthur Rimbaud ? Sur la galerie ? Intégré à une petite société coloniale ? « Vieillards » faisant « tresse avec leurs sièges, sentant les soleils vifs percaliser leur peau »... Il a, en tout cas, à Aden, dans la canicule et l'ennui d'une Arabie désertique, « dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible » comme il l'écrit à son « cher Delahuppe », l'ami d'enfance Ernest Delahaye, l'âge exact qu'avait le poète Paul Verlaine quand Fantin-Latour les peignit dans l'atelier parisien qu'il partageait avec le gros Courbet.

Mais Verlaine, lui, n'aura jamais vu ni connu ce possible ou probable Rimbaud fin moustachu de vingt-sept ans — c'est la première, la seule photographie montrant avec netteté ses traits d'adulte, ses yeux restés clairs — que nous regarderons dorénavant avec un sentiment de gêne si tant est qu'il s'agisse de lui, le vrai Rimbaud, réel, sans ses semelles de vent, ses poches crevées, son paletot idéal, sans un large trou dans son unique culotte, seul, le personnage de monsieur Rimbaud dans sa vérité d'homme. Vie d'un commis voyageur. Lui. Un autre. L'Africain. Qui allait se mettre en ménage quatre ans plus tard avec une Abyssinienne longue et discrète, originaire du Choa et grande fumeuse de tabac égyptien...

Rimbaud était arrivé malade, fin juillet 1880 ; parti de Chypre en juin, il avait bourlingué d'un port de la mer Rouge à l'autre, ayant quitté son boulot de contremaître de chantier au mont Troodos et la solde que lui donnait le gouverneur britannique de l'île. À Aden, sans doute par des contacts établis lors de ses rencontres au Grand Hôtel de l'Univers et grâce au fait qu'il parlait arabe, il allait se trouver un *job* (« au salaire insuffisant », écrit-il à sa mère) dans le commerce du café pour l'entreprise Viannay, Bardey & Cie, son contact étant

le Marseillais Alfred Bardey, chez qui il logerait à l'étage supérieur de la grande bâtisse que l'émir Raouf Pacha avait offerte à cet entrepreneur cafetier. Rimbaud détestait fermement Aden et les Adenis (« ces ignobles pignoufs ») et projetait toujours de se mettre en route un jour pour Zanzibar... Alfred Bardey, dans ses souvenirs, écrira de son employé qu'il était « un grand et sympathique garçon qui parle peu et accompagne ses courtes explications de petits gestes coupants de la main droite et à contretemps »...

Cette photo de « l'extraterrestre » d'Aden, qui aurait été prise par un explorateur français du nom de Georges Révoil, serait donc la neuvième image connue du poète de Charleville, qui s'ajouterait (si on la croit authentique, ce que je suis porté à croire) à celles de l'enfance, la photo de classe de l'institut Rossat prise en 1861 (il a sept ans, le futur auteur des « Poètes de sept ans ») et la photo de première communion en compagnie de son frère Frédéric en 1866, lui assis et Frédéric debout ; à celles de l'adolescence prises par Étienne Carjat à deux reprises, à la demande de Verlaine, en fin 1870 (c'est l'enfant têtue) et au début 1871 (c'est l'ado rêveur), puis aux trois clichés obscurs pris par lui au Harar à vingt-neuf ans en 1883, et enfin à celle prise à Scheick-Otman, près d'Aden, vers 1880, découverte en 1998 et vendue chez Sotheby's le 27 juin 2007 au prix de 75 000 € quand celle de la véranda du Grand Hôtel de l'Univers, celle dont on parle aujourd'hui, la troublante photo, s'est envolée pour plus de 100 000 € le 15 avril 2010, une demi-heure après l'ouverture des enchères tenues par nos deux libraires, Desse et Causse, au Salon du livre ancien, sous la verrière du Grand Palais, verrière magnifique qui fut construite pour l'Exposition universelle de 1900, neuf ans après la mort de Rimbaud. L'État français n'a pas levé le petit doigt, c'est un riche inconnu qui a acheté le cliché minuscule de l'été 1880...